Au Victoria Hall

Arthur Rubinstein: un triomphe comme on en a rarement vu

La décantation qui s'est produite en Arthur Rubinstein dans une période de la vie où tant de grands interprètes songent à dire adieu à la carrière, le rayonnement qui émane de son jeu, Rubinstein l'attribue à sa foi en la vie, une foi solitaire et détachée des circonstances.

Ce détachement exemplaire, tout artiste devrait sans doute y aspirer, mais il ne pourrait être que dessèchement si l'affrontement décisif entre l'homme et son art n'était fertilisé par tout ce que la vie postule de communion avec d'autres vies.

Il est clair, lorsque Rubinstein attaque la *Sonate en fa mineur* de Brahms et qu'à quatre-vingt-quatre ans il épouse à ce point le rythme emballé, un peu désordonné même de cette bouillonnante et juvénile composition, ne nous parle pas un langage abstrait mais qu'il rassemble tout un monde de rêve et de passion *dominé* mais *vécu*.

Avec les deux *Impromptus* de Schubert qui ouvraient ce récital sur un ton de fraîcheur vraiment délicieux, cette sonate de Brahms fut sans doute le moment le plus beau de ce récital.

En seconde partie, Debussy était représenté par une *Ondine* merveilleusement irréelle, chatoyante, qu'encadraient un *Hommage à Rameau* dont la construction m'a paru par trop hasardeuse et des *Poissons d'or* qui manquaient un peu de nerf.

La conclusion de cette soirée était consacrée à Chopin. Si, malgré la fulgurante énergie de l'artiste, une certaine fatigue m'a paru planer sur la *Quatrième Ballade*, une adorable interprétation de la *Berceuse*, un *Deuxième scherzo* enlevé avec un beau relief et des *bis* dont une étourdissante *Etude op. 10 No 4* vinrent sceller le triomphe d'Arthur Rubinstein, un triomphe comme on en a rarement vu au Victoria Hall !

Ed. M.-M.

Arthur Rubinstein pris sur le vif par Andrée Mosera.